

REFLEXIONS SUR CE QU'AURAIENT PU ÊTRE  
LES ENSEIGNEMENTS DE « L'EXPERIENCE » CONCENTRATIONNAIRE

- LE SILENCE DES RESCAPÉS
- LES CAUSES DE LA MORT DANS LES CAMPS
- CE QUI EN A AIDÉ À TENIR, ET D'AUTRES À ENDURER AVANT DE TOMBER
- MAIS POURQUOI REVENIR SUR TOUT CELA ?

LE SILENCE DES RESCAPÉS

*Pourquoi ce silence :*

Lorsque les déportés sont revenus en 1945, il leur a été très difficile de se faire entendre, du moins pour ceux qui avaient quelque chose à dire. Pourquoi ?

D'abord parce que certains qui étaient revenus en assez bon état pour pouvoir rapidement s'exprimer, ont d'abord voulu faire connaître la barbarie nazie qu'ils pouvaient décrire parce qu'ils étaient en état de le faire, sans expliquer pourquoi, ce qui a particulièrement été vrai pour bien des communistes.

Ils ont en revanche insisté sur le « Système concentrationnaire », qu'ils ont assez bien montré, mais sans laisser de place aux responsabilités individuelles des différents acteurs ou victimes qui ont, pour la plupart des victimes ne l'oublions pas, toutes les circonstances atténuantes possibles.

Mais surtout parce que ceux qui avaient bien observé, pouvaient difficilement faire admettre à cette époque que tout n'était pas à mettre sur le compte de la seule barbarie nazie, même si celle-ci était responsable de tout.

Enfin parce que beaucoup étaient trop heureux de s'en être sortis et qu'ils voulaient reprendre une vie normale sans pleurer sans cesse sur un passé pénible auquel ils étaient heureux d'avoir échappé sans être toujours contents de ce qu'ils avaient dû faire à certains moments pour survivre, parce que beaucoup parmi eux, non résistants, n'avaient pas l'étoffe de héros, ou parce que cette étoffe s'était usée dans l'épreuve excessive.

Egalement, il y avait pour beaucoup la gêne d'être revenu, quand tant ne revenaient pas.

Plus tard il y a eu de plus assaut de « Concurrence entre les victimes » (voir sous ce titre le livre remarquable de J.M Chaumont, La Découverte 1997, puis 2002)

Et puis n'oublions pas le fait que la majorité des hommes et des femmes qui avaient eu la chance de ne pas avoir été déportés avaient sur ce drame des opinions arrêtées, que les uns et les autres ne prenaient pas la peine de vérifier. C'est encore vrai.

Béatrice de Toulouse-Lautrec, dans son excellent livre « J'ai eu 20 ans à Ravensbrück », publié bien plus tard, le dit excellemment pour ce qui concerne son milieu. Mais le phénomène était, et est toujours, général.

Il y a eu toutefois au moins une exception à ces récits incomplets, le livre de V.Frankl, psychanalyste juif viennois comme Freud, mais d'une philosophie radicalement différente après son expérience, et qui parut dès 1945 sous le titre « Un psychiatre déporté témoigne ».

Ce livre a peu retenu l'attention en France où il n'a été traduit que bien plus tard, à une époque où l'actualité avait changé de thèmes. Son maître-mot, toujours d'actualité, était pourtant « Restez debout, restez responsables »

*Le résultat de ce silence a été :*

- D'une part que le « peuple de la mémoire », et il n'y a pas lieu de s'en étonner, a fini par faire croire que seul son génocide méritait qu'on ne l'oublie pas à tel point qu'aujourd'hui quand je dis que j'ai été déporté, on me répond « Nous ne savions pas que vous étiez Juif ».
- D'autre part que l'on a de plus en plus déformé et idéalisé une réalité difficile à admettre parce que bien des survivants ne tenaient pas à la faire connaître, ce qui se comprend en partie (Michelet a fait jurer à nombre d'entre eux de ne jamais le révéler), à savoir qu'une partie non négligeable des déportés est morte par sa propre faute, et par la faute d'autres déportés, les Juifs comme les autres, car la solidarité était rare et le plus souvent limitée aux proches.

Le dire ainsi est choquant, volontairement choquant, et il convient de s'en expliquer, en se souvenant toutefois que si le « Système » était général, chaque camp avait ses particularités, et chaque déporté une histoire particulière avec des souffrances, des expériences, des souvenirs, des responsabilités propres.

Deux Juifs français, après Hannah Arendt, philosophe juive allemande qui a vivement décrit le procès sans nuances d'Eichmann, et il est important qu'il s'agisse de Juifs, car nombre de descriptions ont souvent été véhiculées par le peuple de la mémoire, tout comme par les communistes, viennent de remettre en cause une partie des explications données au drame.

Celui-ci, comme toute aventure humaine, aussi désagréable que cela puisse être ressenti, n'est jamais totalement clair, avec les bons uniquement d'un côté, et les mauvais uniquement de l'autre :

Dans « Eloge de la désobéissance », Rony Brauman et Eyal Sivan montrent la bonne conscience du fonctionnaire Eichmann qui n'a fait qu'obéir à des ordres, et qui était semble-t-il un bon père de famille par ailleurs, comme on pouvait le constater avec d'autres en voyant nos gardiens promener leur femme et leurs enfants à Dachau le dimanche, y compris pour nous lancer des morceaux de pain, de sucre, ou des cigarettes, comme à des singes, il est vrai.

Et ils rappellent opportunément ce que disait avec force le professeur Leibowitz de Jérusalem, à savoir que les soldats sont entraînés à obéir aux ordres, y compris dans l'armée israélienne, sans état d'âme.

Deux exemples vécus extrêmes permettent de montrer que la réalité n'est pas à 100% manichéenne comme le prouve l'attitude constatée de militaires allemands SS réels :

- Le premier exemple se situe dans le petit camp de Niderbühl, sur la rive droite du Rhin, près de Gaggenau. Un SD ( branche policière des SS ) m'a fait venir un jour dans sa chambre comme cela était courant dans ce petit camp essentiellement encadré par des anciens de la Légion étrangère, pour la balayer, la ranger, et nous donner un pain ou un cigare, à échanger éventuellement contre du pain...

Quand j'ai eu fini, il me demanda tout à coup en français : « Que penses-tu que je faisais avant d'être SD ? ». Ayant compris qu'il était alsacien, je le lui ai dit, mais lui ajouta: « J'étais dans la 1ère Division de la France Libre, et j'ai été fait prisonnier à Bir Hakeim. J'ai dû choisir le SD ou 12 balles dans la peau ».

- Le deuxième exemple se situe à Munich, où un SS de Dachau, qui nous gardait quand nous étions astreints à réparer les dégâts des bombardements de la gare, distribuait tous les jours en douce sa propre ration de soupe aux déportés sous sa garde.

Ces exemples anecdotiques ne sont toutefois pas l'essentiel.

## LES CAUSES DE LA MORT DANS LES CAMPS

La mort dans les camps n'a pas eu qu'une seule modalité. Génocide ou mort plus ou moins lente organisée par les SS ont eu des formes diverses qui ne peuvent pas toutes se comparer :

*- L'extermination directe :*

La plus spectaculaire, la plus connue et la plus destructrice est l'extermination directe de diverses variétés d'« asociaux » et d'incurables, puis des Tziganes, enfin et surtout des Juifs.

Par le gaz, les fusillades et mitraillages, avant de perfectionner le gazage : CO, CO<sub>2</sub>, et enfin Zyklon B. (Selon les sources, entre quatre et six millions de morts juifs dont une majorité de polonais et russes; le chiffre vrai ne sera sans doute jamais connu)

Cette horreur sans cesse rappelée au nom du « devoir de mémoire » compréhensible, mais facilement sectaire, a trop souvent occulté le fait qu'en France, il y eut plus de déportés non Juifs que Juifs, et autant en Pologne.

### - Les expérimentations médicales :

La moins bien connue et l'une des plus cruelles, est celle des morts par « expérimentations » médicales diverses faites par des sadiques ignares plus que par des scientifiques dévoyés, et n'a donc même pas pu servir...

### - Le travail forcé :

La plus barbare était la mort par le travail forcé et les mauvais traitements directs dans les carrières, les chantiers, ou les usines souterraines, car elle n'était pas rapide.

### - Les épidémies :

La plus crainte par les SS eux-mêmes était la mort par épidémie, particulièrement par le typhus qui a beaucoup tué dans l'armée allemande elle-même après son invasion de la Russie où le typhus restait endémique à cause des poux (10.000 cas recensés pendant l'été 41 dans l'armée et plus de 1000 morts), ce qui a entraîné des mesures inhumaines pour les déportés, surtout parce qu'elles étaient mises en oeuvre par d'autres déportés, le plus souvent des droits communs allemands qui se conduisaient avec une inhumanité totale par mépris et par facilité ce qui nous faisait regretter la discipline directe et plus organisée des SS.

Ainsi, au lieu de faire procéder à des désinfections systématiques et contrôlées, les droits communs veillaient à ce que le nombre y soit, sans souci d'efficacité réelle. Les mêmes, par crainte des SS de base, veillaient féroce à l'apparence d'hygiène en pourchassant tout ce qui aurait pu faire désordre, sans se soucier ni des malades dont on exigeait l'impossible, ni des maladies contre lesquelles il n'y avait rien d'autre à faire que l'hygiène.

Cette mort par le typhus a fait à Auschwitz, d'après les chiffres connus, plus de 100.000 morts en plus des 650.000 morts par gazage (lire « Les Crématoires d'Auschwitz » de J.Cl. Pressac, un ancien « négationniste » qui a voulu en avoir le cœur net).

Maîtrisée au milieu de 1943, elle s'est surtout développée dans les dernières semaines de la guerre. Par exemple à Dachau, qui n'était pas un camp d'extermination, lorsque la discipline imposée par les SS s'est relâchée, et que de ce fait les déportés ont négligé de s'imposer eux-mêmes une hygiène stricte.

Un de mes amis, originaire de Moussey dans les Vosges, étudiant en médecine à l'époque, reconnaît dans ses mémoires (Le Bonheur à Dachau, aux Editions St Paul), qu'il ne se lavait plus. C'est un prêtre ami qui s'en est aperçu, et l'y a contraint, trop tard, car les poux étaient déjà à l'œuvre. Il a toutefois survécu.

Sans cette épidémie des derniers temps et l'arrivée massive de déportés épuisés évacués d'autres camps devant l'avance soviétique, Dachau aurait moins frappé l'imagination comme il l'a fait à l'arrivée des Américains.

En effet, les derniers mois ont été, hors Shoah, les pires, à cause des évacuations mortifères devant les armées alliées ou soviétiques, et parce que les Allemands eux-mêmes étaient très rationnés, cependant que la discipline se relâchait dans les camps.

### - Mais il y avait aussi les mafias des déportés qui administraient les camps :

Ils secondaient, « soulageaient », les SS, insuffisants en nombre et en qualités car la majorité des plus aptes étaient au front. De la sous-traitance en quelque sorte.

À l'origine il s'agissait presque toujours de droits-communs allemands tirés des prisons et qui se « refaisaient une vie » sur le dos des autres (les Américains ont tiré leurs droits-communs de leurs prisons pour en faire des guerriers, ce qui a donné des résultats voisins, en France et en Allemagne, lire « La France des G.I's, Histoire d'un amour déçu » E. Coquart, Albin Michel, 2003)

Il faut préciser que ces droits communs, s'ils étaient d'origine allemande, avaient des privilèges : ils n'étaient pas rasés comme nous, leurs rations n'étaient pas les mêmes, et ils n'étaient pas vêtus comme nous. Nous leur devons en outre le respect et le salut.

Ces voyous avaient souvent de surcroît une passion bien germanique : la musique. Aussi le soir, bien repus avec les rations qu'ils avaient prélevées sur nos propres rations qui leur servaient à des trafics divers souvent complétés par des vols sur des colis destinés par la Croix Rouge à tous les déportés qui ne les voyaient à peu près jamais, ils se faisaient donner des concerts : accordéon, violon, guitare, banjo, et souvent ils chantaient, chansons sentimentales ou chansons à boire.

Malheur alors aux déportés épuisés ou malades qui gémissaient, pleuraient ou déliraient. Les acolytes de ces brutes, le plus souvent polonais pour ce que j'ai connu, en échange d'une soupe ou d'un morceau de pain, allaient faire taire ces sauvages sans culture qui empêchaient l'art musical de s'épanouir. On leur tapait dessus, le plus souvent sur le ventre et la figure jusqu'à ce qu'ils se taisent : morts quelquefois. A Grossrosen, deux de mes camarades de vingt ans ont, eux, été précipités de notre deuxième étage de bâtiments en construction jusqu'au sol où ils ont agonisé, les reins brisés, jusqu'au matin.

Quand ces droits-communs ont été remplacés par des politiques au terme de luttes souterraines sans pitié comme ce fut le cas à Dachau, à Buchenwald ou ailleurs, le système et la nature humaine ont trop souvent amené les mêmes effets, sous une forme moins brutale, mais efficace puisqu'ils décidaient qui allait dans les mauvais commandos ou dans les transports (déplacements) vers la mort dite « Nuit et Brouillard ». Marcel Paul l'a reconnu pour Buchenwald où ce sont les communistes qui avaient pris le pouvoir. H. Amouroux cite son témoignage p.100 dans « La page n'est pas encore tournée ».

- *Le plus difficile à raconter :*

Le plus difficile à raconter est la mort bête des déportés tués par eux-mêmes ou d'autres déportés épuisés qui perdaient la tête et n'arrivaient pas à s'auto discipliner ou seulement à réfléchir.

Il y a eu essentiellement deux situations à ma connaissance en plus des bagarres courantes et souvent mortelles pour se partager des bribes de nourritures : l'une, dès les départs en train en été par temps chaud pour l'Allemagne, l'autre à la fin, dans les désordres dus à la retraite allemande et aux folles, inhumaines et incohérentes décisions d'évacuation des camps de l'Est.

La première concerne la panique dans des wagons à bestiaux trop remplis par cent déportés ou plus. Il suffit d'un homme qui se met à crier qu'il étouffe ou qu'il a un besoin, et la panique peut se répandre, entraînant la mort de plusieurs ou de beaucoup par étouffement

Personnellement j'ai vécu cela que l'on a pu éviter en assommant celui qui paniquait dans un wagon au retour de Munich vers Dachau après déraillement de deux wagons sur trois, ce qui avait amené les SS à entasser tout le monde dans ce qui n'avait pas déraillé, soit 150 déportés plus 15 SS par wagon à bestiaux. On ne pouvait plus inspirer pour respirer tous à la fois par manque de place.

Le même drame est raconté par un rescapé d'un « Convoi de Compiègne » d'août 1945 à Henri Amouroux, et il y eut là jusqu'à 99 morts sur 100 à l'arrivée à Dachau ou Buchenwald.

Il y a eu aussi les bagarres et l'absence de réflexions d'hommes épuisés par les évacuations des derniers mois de la guerre et que personne ne canalisait.

J'ai personnellement vécu cela pendant les quatorze jours de l'évacuation du camp de juifs de Blechhammer, annexe d'Auschwitz-Monowitz, entre le 21 janvier et le 4 février 1945 date de notre arrivée à Grossrosen près de Breslau, avant de repartir pour aller encore plus loin quelques jours plus tard.

Nous étions 3500 au départ. Chaque soir, après des kilomètres de marche et à peu près rien à manger que ce que nous pouvions chaparder (essentiellement des betteraves fourragères ou à sucre), on nous faisait dormir, épuisés, dans les granges des immenses fermes de Silésie.

Les SS nous laissaient nous débrouiller dans la cour de ces granges où l'on entrait de nuit, sans rien voir, sauf quelquefois à la lueur d'un briquet sorti de Dieu sait où.

Hélas, et cela s'est reproduit tous les jours : la plupart des premiers, épuisés, se couchaient par terre sur la paille. Pour aller plus loin il fallait leur passer dessus, d'où cris, bagarres et morts.

On peut estimer, d'après ce que l'on voyait au moment du départ le matin, que quelques-uns sont morts ainsi dès les premiers jours et que ce nombre alla en augmentant jusqu'à atteindre quinze à trente déportés par jour, ou plutôt, par nuit, treize nuits de suite.

Tout cela aurait pu être évité si les SS avaient assuré l'ordre, ce qu'ils n'avaient pas envie de faire, sans doute par principe, mais aussi parce qu'ils étaient, bien que dans une moindre mesure que les déportés, fatigués. Pu être évité aussi si des déportés avaient eu l'autorité nécessaire, ainsi que le courage et la force de le faire pour pouvoir l'imposer.

Les paniques et l'absence d'organisation dans les conditions extrêmes peuvent être aussi meurtrières que des massacres organisés (ainsi aujourd'hui dans les stades avec des fans surexcités).

- *Restent les dernières causes de mort idiote de nos camarades :*

L'incompréhension des troupes qui nous ont délivrés de notre situation sans y être préparés évidemment, et la faim des déportés inconscients du danger des rations de l'armée américaine ou d'autres sur lesquelles certains se sont précipités, les ont tués en quelques jours, car la liberté retrouvée a abusé de ce que leurs « tripes » ne pouvaient plus supporter.

Henri Amouroux le décrit très bien dans « La page n'est pas encore tournée » P.124.

Et puis, il y a eu la « bringue » de quelques-uns après le retour en France, pour compenser les souffrances endurées, notamment les privations de jeunes « qui n'avaient pas eu de jeunesse », disaient leurs proches inconscients, et qui a encore tué.

Pour moi j'aurais aimé que l'on n'oublie jamais, ni que l'on peut supporter plus d'efforts et de souffrances que l'on ne croit, ni que la misère et la souffrance ne devraient pas faire oublier qu'il faudrait conserver lucidité et sang-froid, ni qu'après des privations extrêmes, estomac et intestins doivent se réhabituer progressivement à fonctionner normalement.

*- Enfin n'oublions pas les morts achevés d'une rafale de mitrailleuse après épuisement de tous les évacués de l'Est à partir de la grande offensive russe de janvier 1944. Ils se comptent par dizaines de milliers*

### CE QUI A AIDÉ BEAUCOUP DES SURVIVANTS À TENIR ET D'AUTRES À ENDURER AU MAXIMUM AVANT DE TOMBER

*- La rage de vivre sans accepter la victoire de la volonté ennemie :*

Cette rage volontaire, je l'ai connue en m'accrochant à deux références simples, car dans ces cas on ne peut que s'accrocher à quelques branches à la limite du simplisme :

D'une part je pensais à Guillaumet, accidenté dans les Andes comme l'a raconté St Exupéry dans « Terre des hommes », et qui a marché, marché, afin qu'on le trouve au moins mort et que sa femme n'attende pas sept années après qu'il ait été déclaré "disparu", pour pouvoir toucher quelque chose. Quand on l'a retrouvé vivant, il a dit comme je l'ai pensé à mon tour: « Je te le jure, aucune bête ne l'aurait fait ! »

J'ai ainsi vu dans cette évacuation de mes camarades inconnus juifs de mon camp, marcher, marcher ainsi, jour après jour, avec les jambes enflées par un phlegmon ou la gangrène, mais qui ne renonçaient pas jusqu'à ce qu'ils tombent, mourants puis achevés.

D'autre part, et en même temps, je repensais à ce que j'avais retenu de « l'Homme cet inconnu » d'A. Carrel que certains, sans l'avoir vraiment lu, et encore moins compris, veulent mettre parmi les théoriciens du génocide: « l'homme a des ressources insoupçonnées de résistance, et il peut de ce fait s'adapter aux conditions extrêmes ». Nous y étions.

*- Et puis il y avait la Foi, au moins sous deux formes :*

- La foi des communistes qui croyaient à un monde nouveau, et qui pouvaient être aidés par le fait qu'ils ne croyaient pas à un monde de l'au-delà.

A. London dans l'Aveu; l'exprime parfaitement : « Comme je ne croyais pas à la vie éternelle, il fallait que je survive aux mauvais traitements (et les siens, entre les mains de la police politique communiste tchèque ont été parmi les pires et les plus longs connus hors URSS), pour pouvoir raconter au Parti que des salauds et des voyous s'étaient infiltrés dans la police où ils se conduisaient à l'inverse de l'idéal communiste ». Toutefois, comme il avait la foi communiste, lorsqu'il a su que tout était organisé par le parti lui-même, il est quand même resté communiste !!!

Cette « foi » était en réalité une « raison de vivre », tout comme pour Guillaumet, et c'est pratiquement très important.

- L'autre était celle des chrétiens pour qui la souffrance pouvait s'accepter et se comprendre comme moyen de rédemption ou d'expiation en complément de celle du Fils de Dieu Jésus-Christ mort en croix. Elle permettait de penser que Dieu ne nous avait pas abandonnés car il était lui aussi passé par là. Elle pouvait se compléter par la conviction que Dieu n'éprouve vraiment que ceux qu'il aime plus que les autres, ce qui peut pourtant paraître étonnant.

Nos camarades juifs sur ce terrain de la Foi, pour ceux qui l'avaient, étaient plus démunis que nous, car, s'ils ont l'exemple de Job, ils retiennent plutôt le Dieu-Tout-Puissant qui aurait dû les protéger.

D'où la fameuse question : « À Auschwitz où était Dieu ? ». Et la réflexion prudente du philosophe juif allemand Hans Jonas : « Un nouveau concept de Dieu après Auschwitz ? ». En créant l'homme libre, le Dieu-Tout-Puissant a renoncé à sa toute-puissance et laisse l'homme à ses responsabilités.

Mais pour le chrétien, cette question ne se posait pas, et quoi qu'il ait pu arriver, il y avait l'espérance d'une vie meilleure dans l'autre monde.

C'est pour cela que Frankl essayait de redonner à ses camarades juifs qui n'avaient pas les raisons de vivre des différents résistants, d'autres raisons de « vivre pour survivre ».

Mon jeune frère de 17 ans, épuisé, a arrêté de se battre à Grossrosen, après 14 jours de marche où nous avons perdu les deux tiers de nos camarades proches, en me disant : « Je veux mourir, j'ai trop souffert, le Bon Dieu aura pitié de moi ». Il ne trouvait plus de raisons de vivre, mais il en trouvait une de mourir, souffrant, mais apaisé.

Pour moi au contraire j'étais persuadé que le Bon Dieu me donnerait la force de vivre, quoi qu'il arrive, pour, entre autres, témoigner. Ce que je n'ai jamais pu faire en dehors de quelques constatations citées par Amouroux.

On peut sourire de ces attitudes quand on n'est pas dans le bain et que l'on n'a pas la foi ou que l'on a une foi intellectuelle, alors que lorsqu'on y est, il faut avoir quelque chose de simple et de solide auquel se cramponner. C'est ce que dit Soljenitsyne après avoir vécu les formes concentrationnaires des holocaustes nationaux soviétiques, peu différents en fait des systèmes nazis malgré la différence apparente d'idéologie, en moins bien organisé, mais avec un degré de plus dans l'horreur : la destruction de l'homme pour qu'il avoue avoir trahi et mérité ainsi son châtement.

Les Chinois de Mao, les Japonais de la guerre, et les Vietnamiens, ceux-ci avec leurs acolytes communistes occidentaux dont des Français qui vivent tranquillement puisqu'ils n'ont pas tué de Juifs, seuls retenus juridiquement comme victimes de « Génocide », ont porté cette destruction psychologique et morale à des sommets, en exigeant de se renier personnellement et en dénonçant les autres, alors que les Allemands se contentaient le plus souvent de l'humiliation et de la destruction physique.

### MAIS POURQUOI REVENIR SUR TOUT CELA ?

Parce que, comme le souvenir de « Terre des Hommes », de « l'Homme cet inconnu », et des Evangiles, m'a aidé, je souhaiterais que d'autres hommes puissent se souvenir un jour de ces expériences qui seront toujours utiles. Car hélas il n'y a aucune raison d'espérer que les hommes s'améliorent durablement...

« L'homme est souvent une sale bête » constatait de Gaulle après bien d'autres, et tous les jours cette remarque se confirme, tout comme le fait que la foule soit capable du meilleur comme du pire.

L'homme devrait donc apprendre qu'il a des ressources de résistance plus grandes qu'il ne croit. Et aussi se souvenir de ce que disait déjà St Thomas au XIIIe siècle : « Il faut un minimum de bien-être pour pouvoir pratiquer la vertu ». Car il faut vivre, ou survivre, avant de philosopher.

L'homme a toujours survécu et produit, dans toutes les situations et civilisations, des saints comme des saintes, des sages, des héros, des héroïnes, des savants.

Et rien, sinon l'excessive prospérité qui amène à refuser les responsabilités et à ne plus accepter les contraintes qui l'ont permise, ne l'a découragé d'avoir des enfants pour poursuivre et recommencer inlassablement l'aventure humaine, laquelle a sûrement un sens malgré une histoire pour le moins chaotique et pleine de victimes

Cette Histoire qui eut dû aussi nous apprendre :

- Que l'on ne peut éviter la guerre et ses atrocités que si l'on est vraiment prêt à la faire, en temps utile et avec des moyens appropriés, ce que savaient déjà les Romains et ce qu'ils ont su faire jusqu'à ce qu'ils emploient des Barbares, mais ce que n'ont pas su faire les nations européennes avant 1940.

- Qu'il faut en même temps accepter après une guerre la logique de de Gaulle face à l'Allemagne, logique réaliste de la page tournée et du compromis. Logique qui n'exclut pas la mémoire, mais privilégie l'avenir plutôt que le ressassement sans issue, sans se laisser arrêter par l'opinion publique.

Au lieu de la refuser et de s'en tenir à la logique méditerranéenne, irlandaise, ethnique (raciste) ou primitive des querelles infinies qui se nourrissent de la mémoire, du droit du premier occupant plus ou moins mythique, ou du vainqueur, et qui ne peut avoir de solution durable.

- Qu'il ne faut pas oublier enfin, à la fois, que peu d'hommes veulent vraiment apprendre, et aussi que l'homme ne vit pas que de pain, car quand il a ce qu'il faut pour vivre matériellement, il vit également de passions, de rêves, d'illusions, de mythes, de croyances alimentées par son conditionnement, d'espérances, pour lesquels il vit et accepte de souffrir, de mourir, ou de tuer.

MD. 20 avril 1999  
(relu en 2007)